

UN ENTRAÎNEUR TRÈS ATTENTIONNÉ

Clémence

Le récit à la première personne est « un antidote bienvenu contre l'arrogance de ceux qui parlent d'une voix magistrale, qui se prétend "universelle" et qui imposent silence à celles et à ceux qui ont le plus besoin de se faire entendre »¹.

Pour cette raison, la nécessité s'impose de permettre aux victimes de raconter elles-mêmes leur propre histoire.

Parmi les divers témoignages qui nous sont parvenus en voici un qui résume de façon exemplaire le phénomène d'emprise dont il va être question dans le prochain chapitre. Il contient la totalité des éléments présents dans les autres récits de victimes.

De plus, si chaque histoire est singulière et chaque souffrance personnelle, ces chroniques de violences vécues pourraient presque être interchangeable, tant il y a de similarités dans les faits rapportés et dans les mécanismes qui les sous-tendent. Ces similarités sont d'autant plus surprenantes qu'elles émanent d'athlètes qui ne se connaissent pas, et ne connaissent pas plus leur histoire respective, aucune d'entre elles n'ayant été rendue publique à ce jour.

Certains faits, certaines précisions, ainsi que les noms ont été changés ou passés sous silence...

Ph. L.

1 – Susan J. Brison, « Survivre à la violence sexuelle : une perspective philosophique », *Projets Féministes*, n° 2, avril 1993, p. 67.

J'ai rencontré Louis pour la première fois alors que j'étais en 4^{ème} (j'avais donc 13 ans). J'étais inscrite à l'école d'athlétisme depuis la 6^{ème} où je pratiquais un ensemble d'activités athlétiques. En 4^{ème} (catégorie minime), je fus dirigée vers le lancer du disque : c'est ainsi que je fus confiée à Louis – que tout le monde surnommait Loulou – à raison d'une fois par semaine. Pour moi, c'était un des entraîneurs qui avait permis au club d'atteindre le niveau qu'il avait (national 1). Aujourd'hui encore, je le considère comme le meilleur entraîneur que j'ai connu, meilleur que l'entraîneur national. Il avait sous sa responsabilité des adultes lanceurs dont certains de niveau international. À la suite d'un accident de voiture, j'ai dû arrêter la pratique du sport pendant une année. La reprise se fit en début de saison 1988, toujours pour le lancer de disque. J'avais alors 16 ans : avec tous les changements corporels que cela entraîne...

L'équipe de lanceuses était constituée de filles plus âgées que moi. Difficile de s'imposer dans une équipe soudée et composée de filles qui vous considèrent comme une gamine. Mes résultats au disque étaient moyens (entre 28 et 30 mètres). J'étais juste digne d'être considérée comme une remplaçante éventuelle. Bizarrement, Loulou a commencé à me convier à venir assister aux « grandes compétitions » dans le cas où l'une des membres de l'équipe venait à se désister. Cela ne s'est jamais produit. Mais j'étais là, à ses côtés, ... à perdre mon temps et mon engouement pour une pratique que je n'étais pas autorisée à pratiquer en compétition par équipe.

Lors d'un entraînement de disque, alors que je me décourageais par rapport à mes performances et à l'ambiance du groupe féminin, Loulou me proposa de lancer le marteau juste comme ça, pour me changer du disque. Ma première séance au marteau de 3 kg m'emballa : les sensations provoquées par la succession des tours, la distance à laquelle je lançais, tout me plut dans cette nouvelle activité. Le lendemain, je revins au stade pour ne lancer que le marteau. Au bout d'une semaine d'entraînement je m'inscrivis à une compétition régionale et réussis 36 mètres, performance qui me permettait de me classer parmi les quelques lanceuses nationales (Le marteau féminin était alors en voie de reconnaissance par la Fédération Française d'Athlétisme, tout comme le triple saut et la perche féminine). J'ai même eu la chance d'avoir la visite de l'entraîneur national présent au club. Je fis également la connaissance du champion de France et notre entraînement commun m'apporta beaucoup tech-

niquement. Tous deux me félicitèrent pour mon niveau technique obtenu en si peu de temps.

Durant l'été, je fus opérée de la cheville gauche et dû porter un plâtre pendant huit semaines. Alors que le chirurgien préconisait une année de repos associée à de la rééducation, je repris le lancer quinze jours après avoir été déplâtrée. En effet, une manche du Championnat de France était organisée à Paimpol.

C'est à partir de cette période que débuta un intérêt tout autre qu'athlétique de la part de mon entraîneur. Dans le train qui nous menait en Bretagne, sa jambe n'arrêtait pas de frôler la mienne. Son regard cherchait sans arrêt le mien. Au début, j'ai pris cela avec satisfaction puisqu'il me semblait que ce n'était pas du désir qu'il exprimait ainsi mais sa façon de me montrer qu'il était content de se retrouver ici, avec moi, loin du stade et des athlètes, qu'il m'encourageait pour le week-end qui se présentait à nous. Je crois avoir réellement compris ses intentions lorsque, arrivés à l'hôtel, il me dit qu'il laisserait sa porte de chambre ouverte toute la nuit dans le cas où j'avais besoin de parler de la compétition, d'être soutenue moralement. Bien sûr, je n'ai pas bougé de ma chambre. La compétition avait sans doute plus d'importance pour lui que pour moi. Je ne ressentais pas de pression ou du moins elle m'était supportable. Je n'avais rien à prouver dans cette compétition. J'étais par contre très fière de pouvoir me mesurer avec d'autres lanceuses que je ne connaissais que de nom dans les différents bilans nationaux. De plus, l'entraîneur national était présent. Je tins la tête du concours mais perdis sur le dernier essai. Ma première participation à une rencontre nationale était donc une réussite. Mon entraîneur – que l'on félicitait pour ma réussite – était très fier, comme si ma prestation ne dépendait que de son savoir technique.

Lors du retour en train de nuit, il me sollicita pour descendre dans sa couchette, non pas pour avoir des relations sexuelles, (le sexe n'interviendra que bien plus tard) mais pour avoir un contact physique affectueux avec moi. Sa recherche de contact physique devint alors permanente. Dès lors tout était prétexte à l'effleurement : la bise qu'il posait habilement au coin de mes lèvres, la main qu'il serrait brièvement en me tendant le marteau... Tous ces signes et ces petits gestes que personne ne pouvait déceler à moins d'observer attentivement, je les ai subis pendant environ deux ans.

Petit à petit, Loulou empiétait sur ma vie privée sans que je n'ose rien dire. Certains qualifieront sans doute ma résignation comme

une acceptation mais ce n'était pas du tout cela. D'autres paramètres entraient en jeu : je ne pouvais pas envoyer ballader un homme que mes parents connaissaient personnellement, ce même homme qui m'expliquait en prenant sur son temps, mes cours d'histoire-géographie. Il était mon entraîneur et il se substituait à mes parents. Il était le père imaginaire que j'aurais aimé avoir parce qu'il était le confident. Quand j'ai eu le permis, mon père ne voulait pas me prêter sa voiture. Lui, il m'a donné les clés de la sienne. Il m'a montré qu'il avait confiance en moi, alors forcément...

Entrée en section Sport-Études, il connaissait mon emploi du temps et mes résultats scolaires. Parfois, il m'arrivait de le croiser le matin en me rendant en cours. Nous nous faisions un bref signe de la main. L'air de rien, il lui arrivait de s'arrêter afin d'échanger quelques banalités avec moi et me faire une petite bise « bien placée ». Ce qui me fit prendre conscience que nos rencontres n'étaient pas dues au hasard ce fut le fait d'apprendre où il habitait : certes pas très loin du lycée, mais pour se rendre à son travail le chemin qu'il empruntait lui faisait faire un grand détour. De plus, nos rencontres matinales se faisaient de plus en plus fréquentes au point de devenir quotidiennes. Si un jour, je prenais les cours à neuf heures, il était là, présent à un rendez-vous fixé par lui de façon implicite. Je me surprénais à ressentir de la peur du moment que cela se passait en dehors du stade. Lorsque je voyais sa voiture, toujours garée au même endroit non loin du lycée, je ressentais une peur paralysante. C'est elle qui m'obligeait à m'arrêter. Au début de nos rencontres hors-stade, je me disais que si je subissais sa bise du matin, il me laisserait tranquille le soir pour les entraînements. Au contraire, le soir, il recommençait à me dire bonjour, comme si nous ne nous étions pas vus depuis la veille. J'appréhendais cette bise à laquelle je ne pouvais pas échapper. La bise. Sa bise. Tout le temps, tout le temps, tout le temps...

Un soir, à l'entraînement, un homme d'une quarantaine d'années s'est présenté sur l'aire de lancer. Il était furieux et n'a pas tenu compte des athlètes présents pour demander à Loulou d'arrêter de faire la bise à sa femme car cette dernière (pratiquant le 400 m haies) s'était plainte de ses effleurements sur la bouche. Loulou n'a rien dit. L'homme est reparti sans en venir aux mains : belle maîtrise de lui... belle maîtrise de Loulou aussi qui poursuivait l'entraînement comme si rien ne s'était passé. Curieusement un mélange de sentiments s'empara de moi : tout d'abord de la jalousie. Je ne

comprenais pas pourquoi il faisait subir à une autre femme les mêmes supplices qu'à moi. Peut être ne lui convenais-je plus ? Et en même temps, j'étais heureuse de voir que certains réagissaient. Je comptais sur cette rencontre pour qu'il prenne conscience du mal qu'il me faisait. Mais, cela n'a pas été le cas.

J'avais cette impression qu'il contrôlait toute ma vie (vie d'athlète et vie d'adolescente). Il fallait qu'il ait toujours une main sur moi. Pendant les vacances, il m'écrivait, me téléphonait... Le pire était sans doute l'indifférence des autres membres du groupe de lanceurs. J'avais l'impression qu'ils voyaient tout mais que cela ne les faisait pas réagir. Ils pensaient sans doute que j'étais consentante et qu'il entretenait avec moi une relation extra-conjugale.

Un jour, il m'invita chez lui avec l'ensemble des lanceurs pour boire un coup. Équipée du plan qu'il m'avait fait, je me rendis donc au rendez-vous. Je ne craignais rien puisque tout le groupe devait être là. Mais quand je suis arrivée, j'étais la seule lanceuse. Il avait annulé auprès des autres mais il me dit que j'étais la seule qu'il n'avait pas réussi à joindre. Quelle naïveté de ma part d'avoir cru un instant que nous allions tous nous retrouver... Il m'a fait visiter sa grande et splendide villa, toutes les pièces exceptée sa chambre. Puis il m'a demandé de me déshabiller et de m'allonger sur le ventre. Je me suis exécutée. Il m'a caressée entre les jambes en me demandant si je « n'avais pas de problèmes de ce côté-là ». Cette situation n'a duré que quelques minutes. Puis il m'a dit de me rhabiller. C'est bizarre, mais j'ai eu la sensation d'être examinée comme chez un médecin. Je m'attendais à être pénétrée. Et je savais que j'aurais accepté. Sans pouvoir me l'expliquer et malgré la répulsion qu'il m'inspirait. J'étais heureuse qu'il ne m'ait rien fait, qu'il ne m'ait pas pénétrée. Il pensait sans doute que j'étais encore vierge, comme je ne lui en avais rien dit malgré ses questions insistantes. En partant de chez lui, j'ai pensé que tout allait mal tourner si je n'y mettais pas des limites.

Nous devons sous peu partir en stage en Espagne. Loulou devait faire un choix quant à la participation des athlètes. Il avait mis la barre très haut en marteau pour les filles qui lançaient avec moi. C'est ainsi que je me retrouvai la seule fille à partir avec le groupe des lanceurs. Cette idée d'avoir à nouveau à le retrouver en dehors de nos lieux habituels d'entraînement, me poussa à lui faire un mot que je plaçai sur son pare-brise de voiture. Je lui demandai de ne plus m'importuner, de tenir sa place. Pendant les stages,

j'étais angoissée en permanence. Je ne pouvais pas y échapper car mes parents étaient plein de fierté à chacune de mes sélections. Mais je savais que vingt-quatre heures sur vingt-quatre il pouvait débarquer, que j'étais à sa merci. Durant les entraînements, j'avais l'impression de contrôler un peu les trois heures en sa présence, même si la cabane à matériel était pour moi un lieu où la peur me tenaillait. Je m'arrangeais pour ne jamais y être avec lui. Mais malgré mes précautions, il parvenait toujours à m'y rejoindre et à me caresser les bras, les fesses, la poitrine. Mon regard apeuré, mon visage fermé, tout mon corps crispé, rien ne l'arrêtait.

Le jour du départ en Espagne, il vint me faire la bise normalement et me dit qu'il avait très bien compris la demande formulée dans mon mot. Le stage se déroula sans problème. Nous sommes revenus et son comportement est resté identique à celui que je lui avais demandé d'avoir. Cela a duré environ un mois. Un jour, comme ça, il a recommencé à se trouver sur le chemin du lycée, il a recommencé à me faire sa fameuse bise. Alors, j'ai réagi. Pour palier à nos rencontres matinales, j'ai pris le bus. Puis, je m'arrangeais pour arriver à l'entraînement avec d'autres athlètes et donnais un bonjour global. Nous sommes repartis en stage (huit jours). Pour qu'il arrête de me tourner autour – malgré la présence de son épouse qui ne se doutait de rien – je suis sortie avec un lanceur avec qui je passais le plus clair de mon temps. Cette liaison avec un de ses lanceurs (la première connue à ses yeux) le rendit furieux. Il rendit mes entraînements aussi pénibles physiquement qu'il le pouvait. Il me faisait lancer ce qu'on appelait « le triangle » (la boule du marteau est directement reliée à une poignée en forme de triangle. L'ensemble pèse 9 kg). Le triangle revenait à la moindre contre-performance, et il serait plus juste de dire à la moindre occasion. Pour m'interdire indirectement de sortir le samedi soir, il fixait un entraînement le dimanche matin à huit heures où je me retrouvais seule avec lui et son triangle. Il me parlait durement lorsque nous étions seuls et devenait très doux dès que quelqu'un s'approchait. Pour la première fois, j'avais l'impression qu'il n'était plus maître de lui. Alors, j'ai essayé d'en parler vaguement à mes parents. Ils ont téléphoné au Président du Club (qu'ils connaissaient personnellement) afin qu'il revoie le comportement de mon entraîneur. Au lieu de cela, il est venu me voir un soir d'entraînement en gymnase pour me dire « *Ça t'amuse de raconter des conneries sur ton entraîneur ?* ».

Voilà. Je ne pouvais compter sur personne. Un jour, après un de ses rendez-vous matinaux, alors que j'entrais en cours en larmes, ma prof est venue me demander ce qui n'allait pas. Comme je ne voulais rien lui dire, elle me conseilla d'en parler... à mon entraîneur !!! Le pire dans tout cela, c'est que ça n'avait aucune incidence sur mes performances. Je progressais régulièrement et atteignais les objectifs fixés au début de l'hiver.

Loulou commença alors un jeu cruel. Il me dit que le jour où j'atteindrai 50 m, il me ferait l'amour dans la salle de matériel. Cette éventualité me fit prendre conscience que ma seule façon de m'en sortir était de régresser (j'étais alors à 48 m). Alors, prétextant des révisions pour le baccalauréat, je commençais à sécher mes entraînements quotidiens. Pour mes parents, j'étais sur le stade. Pour Loulou, je révisais. Difficile de trouver chaque soir un lieu où attendre de 17 h à 20 h. Mes parents ne se doutaient de rien. Loulou non plus, du moins je pense. Je passai mon bac avec succès. Ce que j'avais supporté durant plus de deux ans n'avait en rien perturbé ma scolarité. Bien au contraire. En septembre, je partis pour une ville universitaire. Loulou n'a pas cherché à me recontacter. Du moins pas directement.

Je n'ai jamais remis les pieds sur un stade où j'ai gâché deux ans de ma vie...

Durant ma dernière année de pratique, j'ai été convoquée au commissariat où un inspecteur de police m'a demandé si j'étais au courant des comportements de mon entraîneur. J'ai dit ne rien savoir. J'ai alors appris que deux jeunes femmes étaient venues déposer une main courante concernant des tentatives d'abus sexuels de la part de Loulou. Je n'ai pas voulu, pas pu, témoigner de cette histoire que je traînais avec moi. Il a eu écho de mon passage au commissariat puisqu'il m'a fait dire qu'il fallait que je me mêle de mes affaires. Mais il ne m'a jamais parlé directement de cet épisode. Ce qui est surprenant, c'est qu'il a sans doute pensé que j'étais à l'origine de cette démarche et que je suis allée déposer moi-même une plainte ou une main courante. Si j'avais parlé, il n'occuperait sans doute pas le poste qu'il a actuellement. Je suis sûre que ce qu'il a fait avec moi, il l'a reproduit avec d'autres.

Je souhaite qu'un jour, une fille parle... enfin... Un jour où l'autre, ça lui tombera dessus.